

La fausse gentillesse :

Merci Randa 🤍 ✨ **Lumière • Feu divin • Présence** † 🕊️ 🍷 ✨ 🤍 ❤️ ❤️ ❤️ 🌀

Il n'y a rien de plus dangereux que la fausse gentillesse. La Suisse en a fait un art — et parfois une arme. Une douceur de façade qui a réduit des êtres au silence, refusé le droit au travail pendant des années, épuisé des vies jusqu'au point de rupture. Une machine feutrée où l'endoctrinement, les jeux de pouvoir et les détournements du droit exclusif broient lentement, jusqu'à pousser certains au désespoir, à l'effondrement, voire au suicide. On pathologise, on facture, on harcèle administrativement, et l'on ne laisse rien : ni répit, ni dignité.

Ces voix mielleuses, ces discours polis, ces envoûtements publicitaires prétendent rassurer. En réalité, ils ne servent qu'à contrôler. Ils avancent masqués, le sourire aux lèvres — et c'est précisément cette apparente bienveillance qui les rend si redoutablement efficaces.

On viendra toujours dire : *oui, mais cette personnalité a fait un don, plusieurs fois même...* C'est vrai. Et il faut remercier cette personne. Mais il faut aussi regarder ce qui suit : sitôt le don effectué, l'agence de publicité est appelée, et l'image rapportera trois fois la mise. La générosité devient stratégie, la morale un investissement. Ce sont des exemples, bien sûr — mais des exemples révélateurs.

Ce mécanisme existe ailleurs, sous des formes plus acceptables en apparence. Ainsi, certaines personnes retraitées entretiennent des ruches au nom de la protection de l'environnement, pour un retraité qui à peu de revenu ce n'est pas si grave, mais il existe une inégalité manifeste lorsque des acteurs économiquement puissants peuvent multiplier les activités sans restriction, tandis que d'autres se voient refuser toute initiative au motif de l'absence de diplômes ou d'autorisations, indépendamment de leurs compétences réelles. L'intention est louable. Pourtant, en Suisse, le nombre de ruches a parfois dépassé ce que les milieux naturels pouvaient réellement supporter. Les abeilles sont entrées en concurrence directe, faute de ressources suffisantes. Les essences mellifères manquaient, les paysages étaient figés, surprotégés, bloqués. Les abeilles n'avaient plus accès qu'à ce que l'agriculture leur concédait, et à ce que la nature, appauvrie, pouvait encore offrir. La nature ne se protège pas seule : elle a besoin que l'être humain en prenne soin avec intelligence, cohérence et humilité.

Cela fait écho au cas du tilleul de la place à Fribourg. Son remplacement par une structure de poutrelles métalliques a conduit une partie du public, notamment sensible aux enjeux environnementaux, à croire qu'il s'agissait du dernier arbre du site, suscitant inquiétude et incompréhension. Pour celles et ceux qui ne connaissent pas le contexte, il mérite d'être rappelé.

Pendant des siècles, un tilleul a veillé sur la Basse-Ville de Fribourg. On le disait lié à la bataille de Morat, planté comme un signe de victoire et de paix. Qu'il ait été réellement contemporain de ces événements ou qu'il en ait surtout porté la légende importe peu : il était devenu un repère, un être vivant chargé de mémoire, profondément inscrit dans le paysage et dans les esprits.

Avec le temps, l'arbre s'est fragilisé. Comme beaucoup de très vieux arbres urbains, il était soutenu par des structures métalliques destinées à prolonger son existence. Puis, au début des années 1980, un grave accident de la circulation l'a violemment endommagé. Le tilleul n'y a pas survécu et a dû être abattu en 1983. Sa disparition a marqué les esprits, autant par la perte de l'arbre que par la violence de l'événement qui l'a provoquée.

À sa place, les supports métalliques ont été conservés et transformés en monument. Un geste de mémoire, sans doute. Un hommage. Mais aussi un choix : celui de figer l'histoire plutôt que de la prolonger.

Car un autre chemin était possible. On aurait pu planter un nouvel arbre. Pas pour remplacer celui qui avait disparu — aucun arbre ne remplace un autre — mais pour lui répondre. Un jeune tilleul aurait grandi lentement, sans légende immédiate, mais avec un avenir. Et les risques ayant conduit à la perte du précédent auraient pu être réduits : des glissières de sécurité, par exemple, auraient permis de protéger à la fois les usagers de la route et un arbre nouvellement planté. Les solutions existent. La technique existe.

Les villes ont besoin de racines vivantes, pas seulement de symboles figés. Un arbre vivant raconte la continuité, la patience, la confiance dans le temps long. Entre la mémoire enfermée dans le métal et la vie qui recommence, un autre choix était possible : planter à nouveau, protéger, laisser le temps faire son œuvre.

Aujourd'hui, le métal demeure et raconte une absence. Un arbre aurait raconté autre chose : la persistance du vivant au cœur de la ville, et la volonté humaine de lui faire une place.

Cette même logique se retrouve devant l'église de Corbières, en Suisse romande. Un arbre qui ne ressemble plus à un arbre. Déformé, ligoté par des câbles et des dispositifs de retenue, maintenu artificiellement debout comme un corps que l'on refuse de laisser partir. Un spectacle indigne — indigne du lieu, indigne du vivant, indigne de la responsabilité humaine.

Comment peut-on accepter qu'un tel symbole se dresse devant une église ? Un arbre maintenu sous contrainte permanente, privé de forme, de dignité et d'avenir, exposé publiquement comme si cette situation était normale, voire acceptable. Ce n'est ni du respect de la nature, ni de la protection : c'est de l'acharnement. Et chacun qui passe devant sans rien dire en devient complice.

Il est temps d'arrêter de confondre conservation et immobilisme. Tout arbre n'est pas destiné à être conservé à tout prix. Lorsqu'un arbre n'a plus ni équilibre, ni valeur paysagère, ni fonction écologique réelle, le maintenir artificiellement relève d'avantage de la mauvaise conscience que du soin. Le vivant n'a pas vocation à être mis sous perfusion pour rassurer les consciences.

La solution est pourtant simple, évidente, responsable. Remplacer cet arbre par un tilleul ou une autre essence mellifère, saine, durable, utile à la biodiversité et digne de l'espace qu'elle occupe. Utiliser le bois de l'arbre actuel tant qu'il a encore une valeur, et redonner à ce lieu un symbole de vie, et non de déclin.

Chaque jour où rien n'est fait est un choix. Un choix de laisser visible une aberration. Un choix de préférer l'inaction à la responsabilité. À l'heure où l'on parle de respect du vivant, de transmission et d'exemplarité, cette situation devrait faire honte — et cette honte devrait suffire à imposer une décision rapide.

Lorsqu'on dresse l'inventaire de tout ce que vos institutions ont détruit en Suisse, mais pas que — des vies brisées, des existences étouffées, et même des agents loyaux sacrifiés dès lors qu'ils touchaient à ce qui dérangeait — le constat devient tout simplement impensable.

Il arrive aussi que certaines instructions frisent le hors-sujet. Je n'écris pas cela par jalousie, mais par simple bon sens — et peut-être un brin d'ironie. Voir de jeunes agriculteurs, formés à Grangeneuve, passer du temps à couler des bassins en ciment relève davantage du chantier que du

champ. Tout ce temps et cette énergie pourraient sans doute être mieux employés, quitte à confier ces besognes à une entreprise tierce dont c'est précisément le métier.

Bien sûr, tout n'est pas mauvais, loin de là. Mais à force de vouloir tout faire soi-même, on oublie parfois l'essentiel. À ce rythme, on finit par épuiser à la fois le système... et les personnes censées le faire vivre.

Et que dire des sanctions appliquées au « bricolage » d'une personne à l'autre, lorsque deux personnes ont déjà payé des impôts sur leurs revenus respectifs ? Lorsqu'il s'agit simplement de rendre service, sans excès ni abus, un peu de souplesse ne ferait sans doute de tort à personne — si ce n'est à l'absurde.

Ce silence organisé, cette élimination feutrée de celles et ceux qui regardaient au mauvais endroit, en dit long sur la mécanique réelle du pouvoir.

Un jour, il faudra cesser de prétendre que les États-Unis, l'Iran ou la Russie seraient pires. Il y a une différence : là-bas, c'est visuel et non furtif, car les **populations** bougent et manifestent réellement, avant d'en arriver à voir des personnes décéder, réduites au silence comme des agneaux.

Pourquoi la Suisse ? Parce que je n'ai rien vu de plus brutal que ce système suisse où tout est permis pour certains, et rien du tout pour d'autres, le pire étant parfois de devoir autant pédaler pour qu'il ne reste si peu.

Un pays parmi tant d'autres où l'injustice ne crie pas, ne frappe pas, mais étouffe — proprement, légalement, poliment.

Et pour conclure avec l'ancien tilleul de la Basse-Ville de Fribourg, lorsque des personnes venues d'ailleurs ne connaissent pas l'histoire exacte du lieu, on leur explique souvent que l'emplacement du vestige historique correspond à l'endroit où se dressait autrefois le tilleul.

Ce tilleul historique de Fribourg, planté à la suite de la victoire de la **bataille de Morat du 22 juin 1476**, occupait une place symbolique forte dans la mémoire collective. La tradition rapporte que sa plantation aurait eu lieu **peu après cette victoire**, vraisemblablement **dans le courant de l'année 1476**, bien qu'aucune date précise ne soit formellement attestée.

Beaucoup ignorent cependant qu'un nouvel arbre, issu du bouturage de l'ancien tilleul, a été replanté légèrement en retrait, à proximité de l'Hôtel de Ville.

On peut dès lors comprendre la déception — et parfois même l'hostilité — de certaines personnes, notamment issues de mouvements écologistes aux ancrages davantage administratifs et théoriques que strictement arboricoles, hostilité qui peut aller jusqu'au dépôt de plaintes contre l'abattage d'arbres très anciens pourtant gravement atteints, ou contre le retrait et le remplacement d'autres sujets pour des raisons évidentes de sécurité publique.

Le malentendu naît alors moins d'un désintérêt pour le vivant que d'un choc entre la charge symbolique attachée à ces arbres et les réalités concrètes de leur conservation.

